

mille pieds sous terre, entourés de pauvres mineurs condamnés à un travail pénible, exposés à un danger perpétuel évité seulement au prix des plus grandes précautions, il ne nous est venu qu'une réflexion ayant trait à l'agriculture. Nous nous sommes dit qu'une fois rendu chez nous nous dirions à nos cultivateurs dont les fils méprisent l'agriculture pour laquelle ils affiectionnent le plus grand dégoût : Envoyez ces enfants sans expérience et sans jugement, élevés peut-être dans l'idée que l'agriculture est une pénible occupation, passer quelques jours dans les charbonnages de la Nouvelle-Ecosse. Lorsqu'ils auront respiré pendant de longues heures l'atmosphère étouffante des mines, mangé à cœur de jour la poussière du charbon, vécu dans une demi-obscurité, et privés de la lumière du jour pendant de longues journées, ils apprécieront à sa juste valeur le travail des champs, fait à la face du ciel, à la lueur du bel astre du jour, en plein air, ce bon air qui dilate les poumons. Ils jouiront du bruit du vent qui après avoir caressé les fleurs des champs vient effleurer et rafraîchir leurs tempes, du chant des oiseaux sur lequel ils sont maintenant blasés. Ils seront avides de la campagne et de son calme profond comparé aux bruits de tonnerre incessants qui roulent dans les galeries souterraines où travaillent les pauvres mineurs.

Après avoir visité les mines, nous nous sommes rendus à Halifax. En notre qualité d'horticulteur, nous avons visité avec jouissance et admiration les superbes jardins publics de cette ville. Ces jardins sont tout simplement enchanteurs avec leurs bouquets d'arbres à feuillage ornemental, leurs bordures et leurs plates-bandes de fleurs brillantes, leurs bassins et leurs fontaines d'eaux limpides et jaillissantes, leurs berceaux ombragés de plantes grimpantes, et leurs oiseaux aquatiques qui nagent en se bergeant paresseusement sur l'onde des petits lacs dont est orné la surface des jardins. Nous avons aussi visité le parc qui développe ses allées ombreuses près de la ville sur la rive du bras nord de la baie. Là, nous avons rencontré de beaux sites, des percées délicieuses à travers les feuillages, mais, disons-le franchement, le sylviculteur ne peut s'empêcher de trouver la végétation des arbres du parc un peu maigre, peut-être souffrante.

De Halifax nous nous sommes rendus à Saint-Jean. Nous avons pris pour nous y rendre la voie du chemin de fer de Windsor et Annapolis, afin de voir cette partie de la Nouvelle-Ecosse où fleurit dans toute sa splendeur l'arboriculture fruitière. Et puis cette région d'Annapolis et surtout du Bassin des Mines avait pour nous un autre attrait. C'est là que sont venus s'installer autrefois les colons français, ces braves et loyaux acadiens qui, pour n'avoir pas voulu subir le joug humiliant du vainqueur, se sont vus déportés de ce sol qu'ils avaient conquis en l'arrosant de leurs sueurs. Grand-Pré, nous l'avons vu avec ses grands prés verdoyants qui s'étendent à perte de vue jusqu'au pied des pentes montagneuses couvertes des vergers les plus beaux qui se puissent voir. Quelle belle et riche région au point de vue agricole. Quels pâturages plantureux, quels immenses champs de céréales, quelles prairies permanentes et inépuisables. Ah ! les ancêtres de nos frères acadiens, avaient bien le flair agricole lorsqu'ils ont choisi Port-Royal et sa région pour s'y implanter. Ils n'auraient pu nulle part aussi bien choisir. Les vergers de la région d'Annapolis occupent la majeure partie du sol. Des pommiers, des pommiers et encore des pommiers défilent devant nos yeux, chargés de fruits appétissants. Malheureusement, ils ne donneront cette année qu'une demi-récolte. Partout ici, nous trouvons la preuve que nous sommes plus au sud que chez nous, les foins partout récoltés, laissent à nu le velours vert des prairies, les orges ne laissent plus voir que leur chaume doré, les épis de blés sont maintenant couchés sous les coups de la moissonneuse et la grappe blonde de l'avoine invite le cultivateur à se presser de la récolter, s'il ne veut

pas que ses grains jonchent la terre demain. Et, quelle luxuriante moisson ! De fait, c'est le plus beau pays que nous ayons traversé dans notre course. Une seule récolte nous y a semblé compromise, celle des pommes de terre qui, partout, nous ont paru attaquées de la rouille.

Un bateau où l'on meurt de faim nous transporte de l'autre côté de la Baie de Fundy. Heureusement que nous avons du vieux gagné et que nous pouvons vivre une journée de l'air du temps, car sans cela nous arriverions exténués à Saint-Jean, qui, heureusement, est mieux approvisionné que ce bateau auquel nous gardons rancune. Saint-Jean est une fort jolie ville, la plus belle que nous ayons visité depuis que nous sommes en route, mais comme elle n'offre rien de particulier au point de vue agricole, nous ne ferons que la mentionner, pour continuer notre chemin en route pour Frédéricton. La richesse agricole la région que traverse la voie ferrée de Saint-Jean à Frédéricton ne diffère que peu de la région d'Annapolis. Frédéricton est une fort jolie petite ville, mignonne, coquette, parsemée d'ormes séculaires dans toutes ses rues qui offrent à l'œil un luxe, une abondance, une exubérance de feuillage qui est l'indice d'un sol d'une grande fertilité. Les bâtisses universitaires que nous avons visitées sont entourées d'un des plus jolis parcs que nous ayons rencontré. Et puis, ici, comme d'ailleurs, à Saint-Jean, à Halifax, à Pictou, des fleurs, partout des fleurs, de gais parterres, de belles corbeilles, un luxe de plantes grimpantes. Nous ne voulons pas quitter Frédéricton sans mentionner le plaisir que nous avons goûté à causer avec un des citoyens de l'endroit, M. Edward Jack, un savant, un érudit, avec qui nous avons longuement parlé d'un sujet fort intéressant pour un agriculteur, celui des engrais chimiques. M. Jack qui possède par cœur son Joulic, auteur français qui fait autorité sur ce sujet, déplore surtout, et nous en faisons autant que lui, l'ignorance feinte ou vraie qu'apportent les manufacturiers d'engrais chimique dans la distinction à faire de l'acide phosphorique soluble et de l'acide phosphorique insoluble, dans le dosage des produits qu'ils vendent. Mais traversons le grand pont de la rivière Saint-Jean, long de seize arpents et mettons-nous en route pour remonter la Saint-Jean. Partout une telle campagne où cependant la culture cède petit à petit le pas à la forêt. Nous voici à la frontière ; nous traversons un pont et voici que nous sommes aux Etats-Unis, dans le Maine. Qu'y venons nous faire ? Tout simplement visiter un établissement américain composé de canadiens-français, ayant à leur tête un curé canadien français comme eux. Nous laissons les rives de la rivière Saint-Jean pour longer la rivière Aroostook. Nous arrivons à Caribou, où nous attend M. le curé Gingras, autrefois du diocèse de Trois-Rivières, un apôtre de la colonisation qui, dans un coin du nord du Maine fait ici ce qu'ont fait ailleurs tant de saints, braves et dévoués prêtres canadiens. Nous allons, le lendemain, dîner dans son humble presbytère à North Linden, et nous apprécions là ce qu'il y a de dévouement dans l'œuvre qu'il poursuit. Un groupe de canadiens-français reçoit de lui le pain de l'Evangile et les encouragements qu'il lui faut pour gagner à la sueur de son front, sur une terre encore sauvage, le pain matériel de l'existence. Il faut lutter. Il y avait, dans cette région, comme ailleurs, de fortes entraves à l'avancement des colons. De grands propriétaires avaient monopolisé les terres, et il a fallu discuter. Le droit du pauvre colon a fini par prévaloir. Ses terres, engraisées de ses sueurs et qu'on voulait lui arracher ont été rachetées par le gouvernement et aujourd'hui le colon canadien-français, guidé par son curé, reprend courage, agrandit son défrichement, parle de remplacer prochainement son humble chapelle par une église un peu plus riche. Dieu bénit partout l'œuvre de ses apôtres, et notre curé M. l'abbé Gingras est sur le point de cueillir le fruit de ses durs labeurs et de ses sacrifices incessants.